



## SEMINAIRE de lancement 10-02-16

Qu'est-ce qu'un laboratoire de recherche urbaine appliquée et critique ?  
Présentation par les professeurs pilotes des 4 centres du MLB

### 1. Jean-Michel Decroly, Igeat, ULB

*L'objet : la métropole*

D'un point de vue étymologique, la métropole signifie la « ville mère », qui projette son urbanité dans les cités coloniales, sur lesquelles elle exerce une fonction de commandement.

Le sens classique de la « métropole » est la grande ville, la plus grande ville d'un ensemble de villes ou d'un territoire sur lequel la métropole exerce certaines fonctions.

Avec la mondialisation, la métropole acquiert un sens nouveau : elle renvoie à la très grande ville, qui a un rôle central dans les réseaux d'échanges intermétropolitains qui caractérisent la globalisation. La ville occupe une position privilégiée de nœud dans les réseaux de la mondialisation ; elle concentre différentes activités.

Le processus de métropolisation renvoie ainsi à la concentration d'activités d'échange et de commandement dans les villes, qui se double au niveau local de la formation de très vastes zones urbaines aux contours incertains, caractérisées par une extrême hétérogénéité, fonctionnelle et sociale, et par une extrême segmentation (processus d'homogénéisation et de ségrégation sociale).

Enfin, la « métropole » est également un terme de communication, de positionnement urbain – une manière de vouloir jouer dans la cour des grands. La métropole n'est alors plus un « état » mais un projet

*Le cadre : un laboratoire*

Le Laboratoire se caractérise par différents traits :

a) c'est un espace d'échange où les rapports humains sont établis sur un mode horizontal et non hiérarchisé, où tous les membres de l'équipe ont une parole équivalente. Les liens y sont fondés sur des rapports de coopération (et non de compétition), sur une certaine bienveillance.

b) c'est un espace qui se nourrit de l'interdisciplinarité, ce qui soulève deux enjeux : le premier est de partager les significations que chaque discipline donne aux éléments (concepts, méthodes, données) mis en communs ; le second est de valoriser les apports de chaque discipline, ses regards et apports singuliers, au projet commun – sans faire prévaloir l'une de ces disciplines. Le projet de l'interdisciplinarité était au cœur de l'École de Francfort, qui considérait la fragmentation des disciplines comme allant à l'encontre de la compréhension des choses.

c) un laboratoire est un espace où l'on bricole, où l'on prend le temps de mener ses recherches, dans une logique artisanale, pour construire des compétences et connaissances communes.

*La finalité : la recherche à caractère appliqué*

On peut distinguer deux finalités de la recherche : une finalité heuristique (connaissance nouvelles) et une finalité opérationnelle (aide à la décision).

Dans les deux cas, la recherche engendre la production de connaissances nouvelles, mais la connaissance emprunte deux sens distincts : dans le premier cas il s'agit de mieux comprendre le monde, dans le second d'agir sur le monde.

Du point de vue des commanditaires la recherche est menée pour agir en meilleure connaissance de cause, ou pour obtenir une caution scientifique, une certaine légitimation. Cela soulève la question de l'autonomie du chercheur, et de la contribution du chercheur à la prise de décision.

L'IGEAT défend dans ce cadre une posture, une ligne de conduite : il s'agit de placer l'interlocuteur politique face à ses responsabilités, ce qui engage qu'il explicite clairement ses objectifs. Informé de ces objectifs, le chercheur peut lui montrer les conséquences ou les implications de ces objectifs et sur cette base-là, ouvrir le débat. Cela peut conduire à une position forte ou dérangeante du chercheur face à ses interlocuteurs. L'université se distingue alors des formes de consultance privées : c'est par l'explicitation claire des objectifs poursuivis qu'une recherche appliquée se tient à distance d'une légitimation d'objectifs déjà définis au préalable.

### *La posture critique*

Cette posture consiste à analyser et dévoiler les mécanismes de pouvoir à l'œuvre dans le monde social. Elle suppose la volonté de ne pas accepter le monde tel qu'il est, de mettre à jour des rapports de force ou de domination qui peuvent se cacher derrière ce qui nous est donné comme naturel ou évident.

Dans cette optique, la première mission à mener dans MLB est de questionner les catégories mêmes qui nous sont proposées (green, smart, inclusive) car ces catégories sont investies de certaines significations par les pouvoirs publics, et cachent en elles-mêmes des mécanismes de pouvoir.

## 2. Bernard Declève, Loci, UCL

### *La critique*

Les architectes ont une manière particulière de mener la critique et la recherche, parce qu'ils travaillent avec une idée derrière la tête : l'idée de transformation, de considérer comment les choses pourraient être. Le travail critique se lie à un travail de description (d'un territoire, d'un contexte, d'un milieu) et d'écriture de ce que ça pourrait être (le projet).

Le MLB est l'occasion de mettre en place un système d'urbanisme critique qui pallie à un vrai défaut de la majorité des architectes : celui de n'avoir que peu d'outils de lecture. Les architectes travaillent avec beaucoup d'outils de représentation, avec une certaine intuition, dans un bricolage interdisciplinaire. Le MLB peut être un appui à ce niveau, dans ce travail de recherche indépendante par le projet. A l'inverse du contexte de commande, le MLB s'inscrit dans un registre d'indépendance qui lui ouvre une certaine marge de manœuvre. Et le contexte belge, caractérisé par une gouvernance très faible, permet aux chercheurs de mettre les responsables face à leurs responsabilités.

La question de l'attitude critique dans la recherche par le projet renvoie donc à un art de la description qui ouvre à la conceptualisation dans une perspective interdisciplinaire, permettant de proposer des récits du futur.

### *La métropole*

Depuis les années 70, la métropole renvoie à un processus de métropolisation compris comme la dimension spatiale de la globalisation économique (la métropole devenant un centre d'échanges et de commandement), lié au déploiement des réseaux de communication.

A ce niveau, Bruxelles et la Belgique représentent d'ailleurs un cas particulier et intéressant : au début du 20<sup>ème</sup> s., celle-ci a développé le réseau de communication le plus dense du monde. La désurbanisation était au cœur du projet de territoire de la Belgique au 19<sup>ème</sup> s. Aujourd'hui, on observe une disjonction entre la ville réelle et la ville institutionnelle (notamment au niveau de la multiculturalité et de la diversité de la ville).

La recherche par le projet propose un scénario de transformation, qui peut s'inscrire dans deux grandes hypothèses par rapport au processus de métropolisation :

- L'une comprend le capitalisme et la mondialisation comme phénomènes inéluctables. Il s'agit alors de s'adapter aux crises (pétrole, énergie).
- L'autre considère qu'on est au crépuscule de ce régime : il s'agit alors d'anticiper le prochain. A ce niveau, les travaux de Rifkin sur la révolution industrielle peuvent être la source d'un travail critique dans l'élaboration des scénarios (notamment autour de l'invention de nouveaux modèles urbains fondés sur l'indépendance énergétique et l'économie collaborative)

Le Metrolab pourrait être un laboratoire où s'inventerait une alternative à l'échelle métropolitaine, où s'élaborerait, à partir de l'interdisciplinarité, une culture et une attitude communes face à la transformation, ne bridant pas l'imagination par un sentiment d'inéluctable.

Pour Rifkin, il s'agit de trouver une alternative aux approches bottom-up et top down en développant ce qu'il appelle une pensée « latérale » : le Metrolab peut être appréhendé à partir de cette approche de la latéralité.

### 3. Geoffrey Grulois, Louise, ULB

Le centre Louise privilégie la notion de « territoire métropolitain » plutôt que celle de métropole : le « métropolitain » signifie un élargissement de l'échelle au-delà de l'urbain, considéré à partir des limites politiques ou morphologiques de la ville.

Il s'agit d'aborder le territoire métropolitain par la question des écosystèmes et non plus seulement des échelles, en les territorialisant, à partir de recherche par le projet. Par exemple, les notions de « metropolitan landscape », ou de « communauté métropolitaine » illustrent cette volonté d'aller au-delà des limites urbaines.

Ce qui pose la question du passage d'une écologie industrielle, basée uniquement sur les flux, à une écologie politique. Ce qui est important pour nous, avec la recherche par le projet, est le lien avec les acteurs.

Le centre Louise est un centre de recherche urbaine appliquée. Le dessin est considéré comme un élément de médiation et de discussion entre les acteurs. Par exemple, *rework* était l'occasion d'une discussion sur la ville industrielle, distincte de la ville dans laquelle on vit. Les masterclass, workshop, summer school sont autant de moments où le dessin est utilisé dans cette optique.

La question de la recherche appliquée renvoie aussi à la transformation sémantique de la question du projet, du plan. D'un élément à appliquer, le projet devient plutôt un élément de

discussion, de questionnement. Il n'est plus considéré comme un règlement réglementaire mais comme un outil de réflexion, de simplification, de vulgarisation et de médiation.

Le Living lab renvoie directement à la question de la contextualisation par rapport aux acteurs et au territoire, à laquelle sont habitués les architectes et urbanistes. Dans ce cadre, notons l'importance de la notion de « coproduction ». Un autre enjeu est celui du digital, des ressources de communication, pour être multiscale, pour communiquer à la fois avec les acteurs de terrain et à une échelle plus globale.

#### 4. Mathieu Berger, cridis, UCL

*Recherche urbaine :*

Prise sous l'angle de la position de sociologue et rabattu sur la question de l'espace en soi plus que de la ville en particulier, inscrire un travail de sociologie dans la recherche urbaine engage deux choses :

- d'une part, pour le sociologue, de penser la spatialité et la matérialité du social – inscrire les catégories et les concepts dans leur rapport à l'espace ;
- inversement, inscrire les sciences sociales dans la recherche urbaine c'est essayer de contribuer à une compréhension des espaces comme des entités partiellement sociales, d'attirer l'attention des spécialistes de l'espace sur le caractère social de leur objet.

Spatialiser le social demande aux sciences sociales de repenser leur méthode et leur épistémologie, ce qui soulève trois dimensions :

##### 1) indexicaliser le social et le politique

Pour illustrer l'importance d'indexicaliser le social et le politique, on peut partir des discussions et théories sur la démocratie, qui peuvent être assez frustrantes pour un ethnographe de la vie politique : elles négligent l'ancrage, la spatialité ou la matérialité des pratiques démocratiques, ce qui amène à une conception abstraite de la délibération comme activité où s'opposeraient des « visions du monde ». Or, une ethnographie concrète, dans contexte urbain, des activités démocratiques, montre quelque chose de beaucoup plus trouble et trivial de celles-ci: chaque propos doit s'inscrire dans toute une série de références très concrètes, doit manipuler des signes linguistiques qui ne sont pas des éléments de discours généraux. Ces moyens linguistiques échappent à la façon dont on se représente la délibération, comme joute argumentative. Ces impensés communicationnels de la démocratie posent la question des médiations (cartes, plans, maquettes, perceptions directes) de l'activité démocratique, ou des interfaces nécessaires aux acteurs pour se coordonner et pour communiquer, pour enraciner la discussion dans le réel, pour avoir prise sur le milieu. Cet ensemble de signes ne sont pas couverts par la théorie politique et montrent l'importance d'indexicaliser le social et le politique – sans pour autant empêcher la discussion dans le réel. Cela ouvre à la question de la manière dont peuvent se combiner des compétences de généralisation et d'indexicalisation nécessaires à l'engagement des acteurs.

##### 2) considérer la sociologie comme une écologie

Ce point réfère à la dimension nécessairement écologique de la sociologie, rendue très claire quand la sociologie s'applique à la ville. Spatialiser le social c'est considérer la ville comme une écologie : la science de la vie sociale est la science de milieux de vie sociaux. Etudier le social dans la ville ne suppose pas seulement d'identifier les lieux où se tiennent les pratiques sociales mais invite aussi à comprendre les caractéristiques et les propriétés des lieux qui contiennent ces pratiques sociales. On fait ici allusion à l'approche sphérologique du social de Sloterdijk, qui s'intéresse aux contenants de la ville sociale – les

architectes et urbanistes étant les concepteurs de ces contenants dans lesquels vie sociale se donne à vivre.

3) considérer la simultanéité et la complexité des phénomènes sociaux dans chaque situation

Lorsqu'on travaille sur des rapports sociaux ou des phénomènes sociaux dans la ville ou dans un territoire, il est difficile de border son objet et à l'isoler de toute une série de dynamiques, de processus et de forces qui interviennent dans son explication et sa compréhension, et on comprend intuitivement l'enjeu de l'interdisciplinarité devant cette complexité, cette simultanéité – et la nécessité de ne pas s'enfermer dans une conception spécialisée de la sociologie dans un champ ou un autre mais au s'inscrire dans une sociologie générale. Il y a là quelque chose à apprendre en tant que chercheur des acteurs sociaux, voire politiques, qui, par leur pratiques-mêmes, doivent avoir une compréhension de cette complexité qui se présente à eux au jour le jour dans leur domaine. On devrait s'inspirer, en tant que chercheur, de cette complexité qui pèse sur l'action pour comprendre comment nos capacités à penser la ville doivent être mises sous contraintes de complexité, comme c'est le cas pour les acteurs, sur le plan pratique – alors qu'on est davantage enclin à se défaire de cette complexité pour produire un discours universitaire sur la ville. La profusion des recherches dans ce laboratoire peut elle-même agir comme un élément qui vient troubler nos discours sur la ville, sachant qu'elle pourrait être interprétée de bien des manières différentes.

*Recherche appliquée et critique :*

Le metrolab doit tenter de travailler, développer des objectifs sur un double plan :

- Se mettre « au service » des politiques urbaines pour contribuer à leur amélioration, pas seulement en regard des commanditaires mais parce que nous en dépendons et qu'elles font peser leurs conséquences sur nous, en tant que bruxellois. Sur ce plan là il y a une distinction à faire entre recherche commanditée et appliquée : dans le contexte du Metrolab, on ne nous a rien demandé, on ne nous a passé aucune commande, on a nous-même proposé un projet. On a une sorte d'autonomie à penser et à défendre dans le projet.
- Interroger et améliorer les façons dont on conduit la recherche urbaine.

Ce double objectif se décline en trois défis :

a) développer des connaissances de manière plus dialogique en amenant le savoir des universités aux acteurs urbains et inversement. Ces savoirs doivent pouvoir être mis en discussion et échangé. Evidemment, on n'est pas dupe : on ne construit pas ce dialogue comme une évidence mais comme un problème en soi. De la même manière que la communication interdisciplinaire, entre nous, est problématique et improbable, ce dialogue entre recherche universitaire et le savoir des acteurs est loin d'être évident dans sa possibilité même.

b) la nécessité de relier et articuler pratique et critique : bien souvent, on a affaire à des recherches urbaines qui sont soit l'une, soit l'autre. Comment penser cette fameuse recherche appliquée et critique avec ce double enjeu d'arriver à contribuer aux politiques publiques en développant des pratiques critiques (comment amener les acteurs à développer un regard critique sur ce qu'ils font) et d'interroger les contextes de communication dans lesquels cette critique s'exerce ? Quelles sont les conditions de recevabilité de cette critique, comment peut-elle être audible pour les acteurs avec qui on travaille ? Comment rendre cette critique qui nous est chère effective et pratique, c'est-à-dire pas seulement déconstructive mais reconstructive (comment les sciences sociales peuvent co-concevoir des politiques publiques, des espaces, ... ?)

c) un enjeu d'ancrage, d'enracinement à la fois des politiques publiques et de la théorie urbaine : notre travail auprès des acteurs du FEDER doit pouvoir faire atterrir les projets de la programmation dans les réalités du territoire bruxellois sur lesquelles on a une expertise ; et inversement, il s'agit d'enraciner la théorie urbaine. Notre enjeu n'est pas de réaliser des expertises au service des acteurs, mais d'utiliser Bruxelles pour théoriser les questions urbaines à la manière d'un « laboratoire » - comme l'Ecole de Chicago mais de manière bien plus modeste, qui en utilisant la ville comme laboratoire a permis de faire émerger une pensée urbaine bien plus large qui a nourri des recherches bien éloignées de Chicago. Comment apprendre de Bruxelles, proposer des contenus susceptibles d'intéresser des acteurs qui n'en ont pas grand chose à faire de Bruxelles ?

### *Laboratoire*

Le laboratoire est d'abord un lieu d'expérimentation, où l'on tente des choses, où l'on essaie, dans des conditions d'horizontalité relatives ; il s'agit aussi de prendre en compte la dimension de faillibilité de la recherche qui demanderait de nous y reprendre.

Il y a aussi une dimension idéologique du vocable « lab », qui de la même manière que « metro » ou métropole tend à se multiplier. Il y a là une dimension opportuniste par rapport à laquelle on doit être réflexif. Il y a le risque que la recherche appliquée, que l'interdisciplinarité ne soit qu'un discours dont on se gargarise, qui ne dépasserait pas dans ses effets la discussion ou le bavardage. Il ne faudrait pas non plus mettre en avant le caractère nécessairement expérimental, virtuel de ce que l'on est en train de faire, sans s'inquiéter des contraintes de réalisme et de la possibilité du transport de ces discours dans le monde réel – ce qui suppose d'être réflexif aussi par rapport à cette dimension de l'expérimentation.